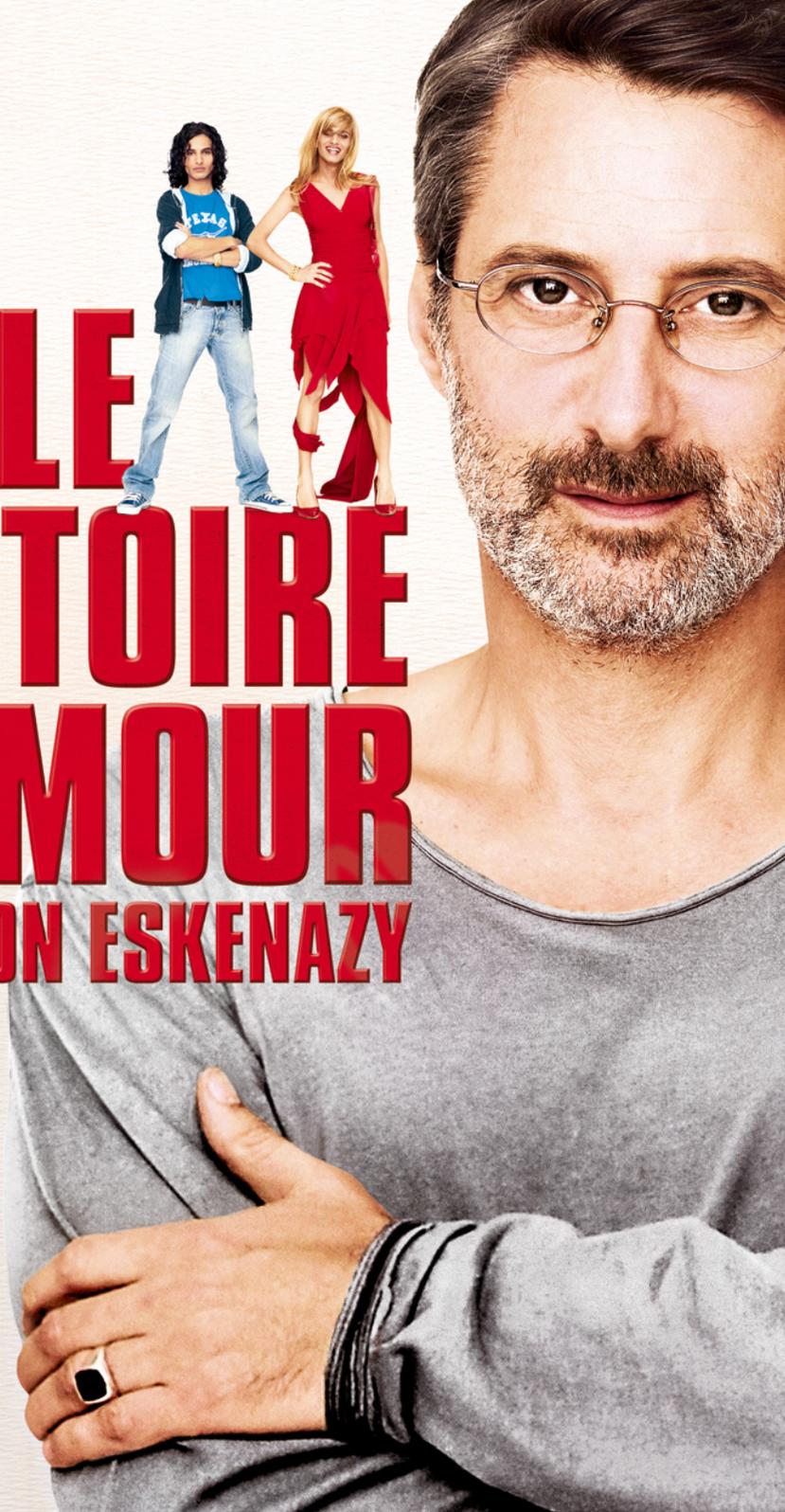


**LA
FOLLE
HISTOIRE
D'AMOUR
DE SIMON ESKENAZY**



AGAT FILMS & CIE PRÉSENTE

ANTOINE DE CAUNES

MEHDI DEHBI

LA FOLLE HISTOIRE D'AMOUR DE SIMON ESKENAZY

UN FILM DE
JEAN-JACQUES ZILBERMANN

AVEC LA PARTICIPATION DE
ELSA ZYLBERSTEIN

AVEC JUDITH MAGRE CATHERINE NIEGEL DE LA COMÉDIE FRANÇAISE MICHA LESCOT
MAX BOUBLIL TAYLOR GASMAN JEAN LESCOT NADA STRANCAR MATTHEW GONDER

DURÉE : 1H30

Format : 1.85 - Son : Dolby SR/SRD + DTS Digital

Photos et dossier de presse téléchargeables sur www.bacfilms.com/presse

www.simoneskenazy-lefilm.com

SORTIE LE 2 DÉCEMBRE 2009

DISTRIBUTION

BAC FILMS

88, rue de la Folie Méricourt
75011 Paris
Tél. : 01 53 53 52 52
Fax : 01 53 53 52 53
www.bacfilms.com

RELATIONS PRESSE

213 Communication
Laura Goudain – Emilie Maison
Assistées de Bénédicte Dubois
3 av. Georges Pompidou
92150 Suresnes
Tél. : 01 46 97 03 20
welcme@213communication.com



SYNOPSIS

Dix ans après L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES, Simon Eskenazy est devenu un grand interprète de musique traditionnelle juive.

Il voit successivement débarquer sa mère envahissante, son ex-femme, son fils de 10 ans qu'il n'a jamais vu et Naïm, un jeune travesti musulman qui va changer sa vie...



ENTRETIEN AVEC JEAN-JACQUES ZILBERMANN

Quel a été le déclic qui vous a donné envie, dix ans après, de faire la suite de L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES et de retrouver le personnage de Simon Eskenazy ? Est-ce la manière dont vous avez vécu, vous, ces dix années qui viennent de passer ?

Exactement ! J'attendais une situation forte dans ma vie pour reprendre le personnage de Simon Eskenazy, et la situation est arrivée. C'est ce qui m'a inspiré. C'était l'été de la canicule, il n'y avait plus de place dans les hôpitaux, ma mère, qui ne pouvait plus marcher, est venue s'installer chez moi... C'est le mouvement de la vie qui a guidé complètement l'idée du film.

Dans LA FOLLE HISTOIRE D'AMOUR DE SIMON ESKENAZY, vous voulez pousser le curseur plus loin que dans le premier opus, en brouillant les cartes au maximum, en ébranlant toutes les certitudes, en vous amusant de la confusion des genres, des sexes, des races, des religions, des cultures...

Le film raconte l'histoire d'un musicien juif qui tombe amoureux d'un travesti musulman. Alors qu'il joue de la musique traditionnelle, Simon Eskenazy a perdu le sens du sacré. Ce jeune homme va le ramener à sa propre vérité. C'est donc finalement l'histoire d'un musulman qui sauve l'âme d'un juif. Et si un musulman peut sauver l'âme d'un juif alors tout est possible sur cette terre ! C'est ce que j'aime croire.



Qu'est-ce qui était le plus difficile dans l'écriture ?

Dans la réalité, ma mère était vraiment installée chez moi, au milieu du salon, dans un lit médicalisé. Elle est décédée pratiquement à la fin de l'écriture du scénario. Le cinéma rend possible la résilience, c'est chez moi un sentiment très fort. Il offre la possibilité de transformer nos malheurs en bonheurs, c'est ce que j'essaie toujours de faire...

On a peu l'habitude dans le cinéma français de trouver ce type d'humour. Comment le définiriez-vous ?

Comme une comédie saupoudrée de mélancolie.

En quoi diriez-vous que Simon a le plus changé en dix ans ?

Pour le type de comédie. Il a gagné en légèreté. D'ailleurs, pour moi, l'évolution en dix ans, ça se joue là-dessus, sur la légèreté. Surtout dans le ton du film : essayer de trouver la légèreté... Simon, c'est un mélange d'Antoine et de moi. Antoine est un des acteurs français qui ont le plus de charme, et il donne évidemment ce charme à Simon, ce qui, pour le type de comédie que je veux faire, est très important. Paradoxalement, je dirais que la partie féminine de Simon, c'est Antoine, et que la partie masculine, c'est moi ! On se complète assez bien dans la vision qu'on a du personnage. Il y a des aspects de Simon qui me ressemblent et d'autres qui ressemblent vraiment à Antoine. Simon est un personnage qui dit non au départ et qui finit toujours par dire oui. Il ne veut pas que sa mère vienne à la maison, elle vient à la maison. Il ne veut pas vivre avec ce travesti, finalement il vit avec ce travesti, il ne veut pas revoir son ex-femme, finalement il la revoit, il ne veut pas connaître cet enfant qu'il a eu avec elle et finalement il lui transmet ce qu'il doit lui transmettre.

Quelle a été la réaction d'Antoine de Caunes lorsque vous lui avez donné le scénario à lire ?

C'est drôle parce que je lui avais parlé du film avant de l'écrire – et il m'avait tout de suite dit qu'il était partant – mais il ne connaissait pas pour autant tous les détails de l'intrigue et lorsqu'il l'a lu, il m'a dit : « C'est incroyable, j'ai l'impression d'être chez moi ! ». Dix ans après l'aventure de L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES, on s'est retrouvés tous les trois, Antoine, Simon et moi, comme si on ne s'était pas quittés.

Et Antoine de Caunes, en quoi diriez-vous qu'il a changé en dix ans ?

Déjà, il a vécu un peu les mêmes choses que moi. Il a perdu ses parents, en plus de manière très rapprochée. Lorsqu'on les vit à 50 ans, ce sont des expériences qui marquent énormément. C'est un événement qui l'a rendu plus philosophe par rapport à la vie. Il est plus dans l'intériorité, il a gagné en profondeur. Avant il faisait tellement de choses qu'il lui était sans doute parfois difficile de se rassembler, maintenant il a le temps de se retrouver. En plus, il est devenu réalisateur. Entre L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES et LA FOLLE HISTOIRE D'AMOUR DE SIMON ESKENAZY, il a réalisé quatre films... ça l'a mûri. Sur le plateau, il était à nouveau le comédien idéal.

Comment avez-vous retrouvé la plupart des personnages, et donc les acteurs de L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES ?

Judith était ravie de jouer à nouveau Bella. La première question qu'elle m'a posée, c'est : « Est-ce qu'elle meurt ? ». J'ai dit « Oui ». « Eh bien tant mieux ! ». Pour elle, dans son esprit de tragédienne, un personnage ne prend toute sa grandeur que s'il va au bout de son destin, que s'il meurt... Quant à Elsa, j'ai été très touché qu'elle accepte cette participation, car ce qui était très troublant pour elle, c'est que la réalité avait rattrapé la fiction. Antoine et Elsa s'étaient rencontrés sur L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES, ils ont vécu 7 ans ensemble, ils se sont séparés depuis, comme si leur propre histoire avait rejoint celle du film.

Dans les nouveaux venus, il y a Raphaël, le prof de philo, amant transi de Simon, qu'interprète Micha Lescot. Micha est l'un de mes plus grands coups de foudre au théâtre ces dernières années. Et d'ailleurs, j'ai écrit le rôle pour lui. Et c'est lui qui m'a donné la clé du personnage. Il l'a davantage tiré vers la comédie que ce que nous avions écrit. Et je me suis dit que c'était plus drôle en effet, et bien mieux, que Simon soit amoureux d'un nigaud qui est prof de philo avec lequel il écoute Jankelevitch ! Raphaël passe son temps à essayer de comprendre son homosexualité et quand il prend finalement la décision de quitter sa femme pour aller vers lui, Simon part avec une femme qui en fait est un homme !

Et bien sûr, il y a ce personnage de Naïm, ce travesti d'origine nord-africaine, qui est à la fois le cœur et le pivot du film et qui est interprété par Mehdi Dehbi, lequel est assurément LA révélation du film...

Pour trouver l'acteur qui allait jouer Naïm, je crois que j'ai fait le casting le plus fou de ma vie ! J'ai dû voir 350 jeunes maghrébins. Je ne voulais pas que le film fonctionne comme les comédies travesties que j'adore par ailleurs - TOOTSIE ou CERTAINS L'AIMENT CHAUD. Je ne voulais pas qu'on rie du personnage parce que c'est un homme déguisé en femme, avec de gros mollets, un peu de poils etc. Je voulais que l'on soit troublé, et en même temps, ce n'était pas si simple, parce qu'il ne fallait pas que ça aille trop à l'encontre de l'idée même de comédie. En tout cas, je voulais que les gens l'adoptent, soient dans l'empathie totale avec lui. Il était en troisième année au Conservatoire, il avait déjà fait un an de conservatoire à Londres, après deux ans de conservatoire de chant à Bruxelles ! C'est un comédien incroyable. Quand on a commencé les essais avec lui, c'était clair qu'il était le plus convaincant. C'était troublant parce que, en homme, il est très beau et, en femme, il est très belle, et c'est ce trouble-là que je voulais... Avec Mehdi, avant même qu'il soit définitivement choisi, on a travaillé pendant plusieurs mois. Il s'est beaucoup investi – et travesti ! On cherchait les personnages de femme ensemble, on se demandait comment était Habiba, comment était Rosa. C'est même lui qui, en prenant des lunettes noires et en se mettant à parler anglais, a imaginé le personnage d'Angela. J'ai trouvé très drôle qu'un arabe se transforme en juive new-yorkaise ! On prenait les scènes une par

une et on les analysait, on faisait un vrai travail comme au théâtre, sur le sens des mots et le sens de la scène, sur la légèreté de la scène et sur sa gravité et sur l'équilibre entre les deux...

Quel est selon vous son meilleur atout ?

Il y a dans son jeu quelque chose de très musical. D'ailleurs c'est lui qui m'a proposé "Smile", l'adaptation de la musique des TEMPS MODERNES par Michael Jackson. Et là, je me suis dit : « Naïm chante Smile ». Pour lui, c'est évidemment Michael Jackson, mais pour Simon, c'est Chaplin. C'était la rencontre de deux générations. Il a de la technique, du savoir-faire, et un vrai sens de la composition. Je l'ai vu, après le tournage, au Théâtre de La Tempête, jouer le rôle d'un Palestinien dans Gaza, ce n'était pas la même personne. Il avait une violence, une intériorité, une masculinité incroyables.

Si vous deviez ne garder qu'une image, qu'un moment de toute cette aventure ?

Probablement, le moment le plus fort, c'est la mort de la mère. Quand j'ai dit « Moteur », elle était morte, quand j'ai dit « Coupez », elle s'est relevée...

De retrouver Simon vous a-t-il donné envie de poursuivre le film de ses aventures et de le retrouver un jour pour la troisième fois ?

Oui, c'est sûr. Rendez-vous dans dix ans !



ENTRETIEN AVEC ANTOINE DE GAUNES

Quelle a été votre réaction lorsque Jean-Jacques Zilbermann vous a parlé de faire une suite à L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES ?

En fait, je n'ai pas été surpris tant que ça. Parce qu'il s'était vraiment passé quelque chose de très particulier sur L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES. Pour Jean-Jacques bien sûr, mais pour moi aussi. C'était la première fois en tant qu'acteur que je me retrouvais engagé par un réalisateur qui me demandait de jouer à la fois un personnage et une partie de sa vie, même si elle était romancée. Un jour, il m'a demandé si j'étais partant pour retrouver Simon. Je lui ai dit oui tout de suite. Un oui franc et massif. Et il a écrit le film très rapidement.

Lorsque vous avez découvert le scénario de LA FOLLE HISTOIRE D'AMOUR DE SIMON ESKENAZY, vous n'avez pas davantage hésité ?

Pas une seconde. Sa manière de parler légèrement de sujets graves, voire tragiques me plaît énormément. C'est ce que j'aime chez les Juifs d'Europe de l'Est, et aussi chez les Anglais qui sont les maîtres de l'understatement. La complexité de Jean-Jacques me touche beaucoup. Je me moque souvent de lui en lui disant qu'il est agrégé d'anxiété. Rien n'est jamais simple chez lui, et pour lui, mais en même temps, il a une grande humanité, une grande tendresse, un humour très décalé. Donc retravailler avec lui allait de soi. Ensuite, j'aimais beaucoup cette idée de prolonger cette histoire-là. De suivre un personnage avec la vie qui passe parallèlement et laisse ses marques. Il y a là quelque chose de très émouvant... D'ailleurs, avant même la fin du tournage de LA FOLLE HISTOIRE D'AMOUR DE SIMON ESKENAZY, je lui ai dit : « On en fait un troisième, il faut maintenant aller jusqu'au bout. Même si Simon doit finir en déambulateur en train de courir après les jeunes mecs dans la rue ! »

Avez-vous été surpris de ce qui arrivait à Simon dix ans après ?

Je ne connaissais pas les détails de LA FOLLE HISTOIRE D'AMOUR DE SIMON ESKENAZY mais Jean-Jacques m'avait quand même un peu parlé de ce qu'il voulait raconter. C'est à la fois le "bordel" de son existence et une lecture très intelligente de ce "bordel" ! Cet équilibre entre le remous provoqué par les émotions, par les sentiments, et la manière d'arriver à en parler avec ce décalage, cet humour qui sait se tenir à distance... Mais ce qui m'a peut-être le plus surpris, et même troublé, ce n'est pas le plus spectaculaire, ce sont les croisements entre la vie réelle et la fiction... En tout cas, ça m'a conforté dans l'idée qu'on avait développé avec Jean-Jacques une relation assez unique parce que beaucoup de choses s'y mélangent. De l'amitié, de la confiance, de l'estime...

On a le sentiment qu'il y a une profonde évidence entre ce personnage et vous. Presque comme s'il ne relevait plus du domaine du jeu...

Dans le personnage de Simon, il y a un rapport très fort à la féminité qu'on a en nous et avec lequel je n'ai jamais eu de problème. Ce qui est curieux, c'est que j'ai eu l'impression sur ce film, comme sur le premier, non pas de ne pas jouer, mais de ne pas composer, de ne pas fabriquer. Et pourtant, il y a du travail. A travers la musique d'abord, à travers aussi tout ce que j'ai lu - une bonne partie de

la littérature des camps. Ça plombe bien mais ça nourrit beaucoup. On comprend mieux pourquoi le personnage est comme ça. Même si je suis très amateur des acteurs de composition, je fais plutôt partie des comédiens qui ont besoin que la matière première de leur personnage soit quelque chose à laquelle ils puissent se relier directement, et soit en même temps très différente de ce qu'ils sont. Je ne suis pas Simon Eskenazy, qu'on se le dise !

Avez-vous revu L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES avant de remettre vos pas dans ceux de Simon ?

Non. C'était comme si je l'avais quitté hier. Je l'ai retrouvé instantanément. Le même. Sauf que la vie était passée. Comme pour moi. Pour le premier film, j'avais beaucoup travaillé sur ce personnage parce que ça m'inquiétait énormément. Comment jouer un juif ? Comment jouer un homo ? Comment jouer un joueur de clarinette juif et homo ? Pareil pour la musique. Jouer de la clarinette d'accord mais jouer du klezmer, c'est autre chose. Le klezmer est un chant profondément spirituel, comment accède-t-on à ça ? Donc j'avais trois chantiers parallèles, et je ne savais pas par lequel commencer ! Le déclencheur a été la musique. D'abord, on est allés enregistrer la musique avec Giora Feidman à Berlin. En le regardant jouer, quelque chose s'est passé. C'était un souffle qui partait de l'intérieur. Comme s'il n'y avait plus de clarinette. J'ai commencé à prendre des cours de clarinette avec un prof de klezmer et je suis entré dans cette musique-là, dans cette gestuelle, et tout ce qui touchait à la judéité est venu avec cette musique. Pour le reste, il a suffi de jouer les émotions et les sentiments du personnage et le mal qu'il avait à les exprimer, c'est tout. Pour LA FOLLE HISTOIRE D'AMOUR DE SIMON ESKENAZY, je me suis posé moins de questions, j'ai simplement ressorti de sa boîte la clarinette que j'avais gardée. Je savais que je ne m'en séparerai jamais. Je l'ai reprise, je l'ai remontée et tout est revenu instantanément ! J'en ai joué intensément pendant les six mois précédant le tournage, si bien que lorsqu'on a commencé, je pouvais jouer le morceau, pas avec le son d'un grand clarinettiste, mais je jouais le morceau.





Qu'est-ce qui vous touche le plus chez Simon, dix ans après ?

Le fait qu'il soit complètement paumé, le fait qu'il n'arrive pas, malgré tous ses efforts, à échapper à son passé. Le passé le rattrape en permanence et, en même temps, il vit sa vie avec une certaine philosophie. Il suit sa route, il sait maintenant où sont ses choix, il n'est plus soumis aux pressions familiales, culturelles comme il l'était dix ans avant. Ou en tout cas, il fait avec. Rien ne l'empêche de vivre sa vie comme il l'entend. C'est sans doute de cette contradiction qu'il tient son regard sur les choses, un regard assez amusé, assez distant, mélange de sérénité et d'angoisse et, bien sûr, de mélancolie. Cette mélancolie qui peut être dévastatrice quand elle n'est pas maîtrisée, jugulée, mais qui, en même temps, vous nourrit. Les points communs avec Simon, et peut-être avec Jean-Jacques, ils sont là : cette mélancolie et ce regard, ce sens de l'humour, ce refus de se prendre au sérieux et d'arriver à survivre dans tout ce bazar !

Avant d'en venir à sa folle histoire d'amour, on sent bien qu'il y a pour Simon quelque chose à régler à la fois avec sa mère et avec son fils...

On a tous une mère juive ! A moins de tomber sur un monstre à la grecque, une Médée, on a tous une mère juive, une mère un peu abusive, sur-aimante. Moi, en tout cas, j'ai eu une mère géniale, qui était quelqu'un d'extrêmement présent, avec une personnalité folle, drôle, vivante, prenant beaucoup de place, donc je comprends très bien Simon. Quand, dans le film, Raphaël que joue Micha Lescot dit qu'il fait de la philosophie et s'intéresse à la naissance de la tragédie grecque et que Judith Magre lui répond : « La tragédie je connais », c'est une réplique qu'aurait très bien pu dire ma mère.

Donc je comprends très bien son rapport avec sa mère, l'impossibilité de s'en sortir, de s'en dégager parce qu'il l'aime. Elle est insupportable mais il l'aime. Il y a cette jolie scène quand il la fait danser, quand elle remarque un peu... En même temps, il sait qu'elle va disparaître. Avec Jean-Jacques, on a vécu une histoire très parallèle. J'ai perdu ma mère il y a cinq ans, il a perdu la sienne il y a trois ans. A la fois, on ne réalise pas ce qui s'est passé et on comprend que c'est irrémédiable. On n'est pas dans un chagrin dévastateur, on est dans un sentiment beaucoup plus profond, et pour des sujets enclins à la mélancolie, vous imaginez ce que ça peut donner... Quant aux rapports de Simon avec son fils, c'était certes plus loin de moi mais je comprends bien son état. Il n'a jamais vu son fils puisqu'on le lui a interdit. Lorsqu'il le rencontre, c'est un étranger. Et à peine commence-t-il à recoller les morceaux qu'on lui remet des barrières parce qu'il vit avec son amant ! En même temps, il y a quelque chose de très fort qui tient justement à la tradition juive : la transmission. Là aussi, de cette contradiction va naître à la fois humour et émotion. En plus, c'était assez particulier pour moi parce que le jour où j'ai tourné avec Elsa (Zylberstein) la scène où elle vient m'annoncer qu'elle est de retour à Paris et qu'elle va me présenter mon fils que je n'ai jamais vu, dans la réalité, le mien, de fils, était en train de naître !

Avec Elsa Zylberstein, vous vous étiez justement rencontrés sur L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES...

Oui, on s'est rencontrés avec Elsa sur le film de Jean-Jacques. A la fin, le couple se séparait, et nous, on a fini aussi par se séparer. Simon et Rosalie se revoient dix ans après, et nous, on rejoue ensemble... Quand je parlais tout à l'heure des croisements entre la vie et la fiction... Ma mère, Elsa... Déjà que le film de Jean-Jacques, c'est une histoire qui se tricote entre sa réalité et sa manière de la réécrire, de l'interpréter, voilà par-dessus le marché que s'y croisent aussi les fils de nos histoires personnelles... C'était forcément troublant. Et ça donnait une dimension supplémentaire à l'histoire. D'une certaine manière, ça la nourrit. Avec Elsa, on est restés en bons termes et on a retrouvé instantanément une intimité étonnante dans le jeu. J'ai toujours beaucoup de tendresse pour elle et toujours autant d'admiration pour la comédienne. Elle a une espèce de vibration rare qui ne pouvait que servir ce personnage de Rosalie qui est victime de son existence, qui a du mal à se remettre de cette histoire si particulière, qui a l'air d'être faite de cristal. De toute façon, c'était un plaisir de retrouver la plupart des acteurs.

Il y a aussi des personnages – et donc des acteurs – nouveaux. Et en premier lieu, votre partenaire principal : Mehdi Dehbi qui joue votre amant, Naïm...

C'est un garçon formidable. Et un acteur excellent. Il est aussi crédible, beau et émouvant en homme qu'en femme. Lorsqu'on a fait des essais avec les trois derniers acteurs qui restaient en course, c'était clair que ça allait être lui. Ce qu'il fait dans le film est incroyable. De tous les rôles, c'est lui qui a le plus casse-gueule. D'autant qu'il n'a pas moins de quatre personnages à jouer ! Avec des pièges partout. Et le moindre dérapage pouvait être fatal. Il les a tenus tous les quatre avec beaucoup de rigueur et, en même temps, de fantaisie, de grâce et de liberté. Pourtant, c'est un môme, il sort tout juste du Conservatoire. Mais il a tenu le cap grâce à - et parfois en dépit de ! - Jean-Jacques, d'une manière vraiment étonnante. C'est très important d'avoir en face de soi un acteur aussi bon, aussi chargé... Il est très fort. Et il sait ce qu'il veut.



ENTRETIEN AVEC MEHDI DEHBI

Vous souvenez-vous de la première fois où vous avez entendu parler du film de Jean-Jacques Zilbermann ?

C'était il y a deux ans. Mon agent m'a parlé d'une comédie dans laquelle il y avait plusieurs personnages à défendre pour un même rôle. Ils cherchaient l'acteur qui pouvait interpréter ce rôle. J'ai eu un premier rendez-vous, Jean-Jacques était là ainsi que Françoise Ménéidrey. Je trouvais ça formidable qu'avant toute chose, nous nous donnions le temps de discuter, d'échanger. Il m'a présenté le scénario, m'a parlé de ce qu'il cherchait, et de la difficulté à trouver. Puis, il m'a fait improviser deux, trois trucs. Ensuite, très vite, on s'est mis au travail.

Le fait de savoir pendant la préparation que vous étiez en concurrence avec d'autres, ça vous mettait la pression ?

Non, jamais. Sans doute parce que je ne suis pas dans l'optique d'arracher un rôle mais dans l'optique du travail. Ce qui n'est pas pour moi n'est pas pour moi, ce qui l'est l'est. On est beaucoup plus à l'aise quand on pense comme ça. C'est la production qui a mis un peu la pression parce que comme on était six ou sept en course, qu'on commençait à s'habiller en femme et qu'on faisait les essais chez Jean-Jacques, ils ne voulaient pas qu'on se croise et avaient organisé une espèce de ballet pour qu'on ne se voie pas les uns les autres. C'était un peu bizarre.

La complexité du rôle, des rôles plus précisément, était-ce un défi qui était excitant ou qui vous faisait un peu peur ?

C'était surtout excitant. On ne nous offre pas beaucoup de rôles comme ça en France. Des personnages doubles. Et puis jouer une femme ! Comme Hamlet, ce sont des rêves d'acteurs. Pouvoir explorer sa féminité, c'est forcément excitant. Et là, en plus, il n'y en avait pas deux mais quatre ! Je ne me suis pas dit pour autant que le lien entre moi et les personnages était évident. Il n'y avait rien d'organique entre eux et moi. Mais nous avons pu créer ces liens par l'échange, justement.

Qu'est-ce qui était le plus difficile ?

Comme le personnage de Naïm est inspiré d'un personnage réel, c'était complexe de trouver un terrain d'entente, une sorte de compromis entre l'image qu'en avait Jean-Jacques et ma proposition. Le travail de préparation a beaucoup porté là-dessus. Je lui posais beaucoup de questions. Notamment sur la violence du personnage. On ne peut pas être Naïm, dire ce qu'il dit – certains de ses dialogues manifestent une grande détresse – sans posséder une certaine violence, même si le mode et le ton sont ceux de la comédie. C'était intéressant de chercher à éviter le côté acidulé, d'aller dans la violence de chaque situation sans rien perdre de la comédie. Pour construire un personnage, je commence à tisser de l'intérieur. Aussi, je ne voyais pas le personnage extravagant et "folle". J'ai aussi travaillé avec une coach, Martine Grimbet. C'était à la fois passionnant et très dur. Une fois arrivé au tournage, les choses ont été plus simples, on était dans le mouvement, dans l'énergie. Tout commençait réellement à ce moment-là.

Laquelle de ces femmes vous a donné le plus de difficultés ?

Habiba était difficile à trouver. La voix, la silhouette... Elle existe dans la vie de Bella, elle n'est pas un fantasme de Naïm, elle est bien réelle. Elle a quelque chose de plus doux, de plus rond, de moins frontal que les autres personnages. Il m'a fallu un peu de temps pour m'installer en elle, pour prendre confiance. C'était la plus casse-gueule. Parce qu'elle nécessitait une vérité. Les autres sont d'une certaine manière en représentation. Pas elle. Elle doit faire croire à Bella qu'elle est Habiba et pas Naïm. Si je n'y croyais pas, pourquoi Bella y croirait ? Dans une étape du travail, on a créé des ponts entre les personnages et les animaux correspondants à ces personnages ou personnalités. De la panthère à l'énergie calme mais dangereuse, au tigre, en passant par la belette. J'ai beaucoup aimé travailler sur Angela, la panthère. J'éprouve une certaine admiration pour les grandes divas, les Sophia Loren, Ella Fitzgerald, Oum Kalsoum, Fanny Ardant... D'ailleurs, Angela n'existait pas au départ. On l'a trouvée pendant le travail avec Jean-Jacques et du coup, il l'a laissée s'immiscer dans le scénario.

Et Naïm ?

Naïm, c'était l'énigme. C'est celui qu'on a travaillé en dernier, on est d'abord allés en périphérie pour revenir vers lui, le centre. Il est indéfinissable, indescriptible. On ne sait pas qui il est. Et en même temps, c'était certainement le moins compliqué à trouver. A partir du moment où on avait des clés sur cet homme qui ne veut pas être juste lui-même, qui cherche à s'exprimer avec quelque chose qui n'est pas lui, à partir du moment où des ponts étaient construits entre les trois facettes de Naïm et Naïm lui-même, savoir qui il était (par les femmes qu'il joue), était en fait très simple.

Avez-vous rencontré des travestis pour travailler Rosa, Habiba et Angela ?

Oui. Nous sommes allés avec Jean-Jacques et ma coach dans quelques bars et cabarets où nous étions susceptibles de les rencontrer et de rencontrer leur monde. J'ai ainsi fait la connaissance de Jenny Bel'Air, qui faisait la pluie et le beau temps à la porte du Palace dans les années 80, et qui est un personnage incroyable. Elle me regardait marcher sur mes talons et me donnait des conseils ! Ces rencontres étaient importantes pour inscrire les différents personnages dans une certaine réalité, surtout que c'est un milieu que je ne connaissais pas du tout.

Quel a été votre sentiment la première fois où vous vous êtes vu en femme ?

J'avais expérimenté le travestissement dans un travail d'école à Londres. Un metteur en scène m'avait confié les rôles de Margaret et Ursula dans BEAUCOUP DE BRUIT POUR RIEN. Il avait observé une fragilité en moi, une certaine finesse, et voulait que j'explore ma féminité. Ça a été d'abord troublant, puis je me suis beaucoup amusé. Ici, l'enjeu était énorme. La première fois que l'équipe m'a transformé, c'était juste hallucinant ! Après, on s'habitue mais la première fois... Stéphane Plassier était le directeur artistique des essais et je me souviens qu'au dernier élément ajouté, il y a eu un long silence de la part de toute l'équipe devant le miroir. Moi-même, je ne me reconnaissais pas. C'était étrange.

Qu'est-ce qui vous touche le plus chez Naïm ?

Sa recherche, sa quête m'émeut. Comme celle de Simon d'ailleurs. A ce moment-là de leur vie, ils sont tous les deux en quête et c'est ce qui les lie. Ce n'est pas simple mais ils se sont trouvés. Naïm n'a rien de défini, il cherche et il n'a pas d'a priori. Il est tellement différent qu'il ne peut pas en avoir. S'il était plein de clichés, il serait trop en contradiction avec lui-même. Qu'il puisse être à la fois musulman, travesti, en étant amoureux d'un juif de 50 ans, en étant amateur d'art, en admirant le klezmer, avec une vraie sensibilité, l'empêche forcément d'avoir des clichés ! Il fallait faire en sorte que ce soit possible. Le but était que ce personnage soit aimable. Si on peut aimer cette personne qui est tout à la fois, on peut aimer des gens qui sont un peu moins. Il n'y a donc pas de raison d'en avoir peur. C'était ça le challenge.

Jean-Jacques Zilbermann raconte que vous vous êtes battu pour que le personnage ne s'appelle pas Mohamed...

C'est vrai. Le prénom d'un personnage n'est jamais anodin. Ça donne des éléments pour construire. C'est comme le costume, la paire de chaussures, la coiffure, le maquillage, c'est très important, ça définit la colonne du personnage. Mais là, c'était encore plus particulier. Lui donner le nom du prophète allait à l'encontre de ce qu'on raconte et du "message" qu'on souhaitait véhiculer. Si c'est une réelle provoque, on l'assume, et on la joue. Mais la volonté initiale de Jean-Jacques tendait à un "message" plus ouvert. Je suis heureux d'avoir réussi à le convaincre.

Jean-Jacques Zilbermann vous a-t-il fait regarder L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES avant le tournage de LA FOLLE HISTOIRE D'AMOUR DE SIMON ESKENAZY ?

Il n'a pas eu besoin. Je l'avais vu, ainsi que tous ses autres films, avant de le rencontrer. Ce qui était étonnant, c'était de se retrouver tout d'un coup avec des personnages qui avaient déjà existé dans un film que j'avais vu, pénétrer dans un monde qu'on connaît déjà et y croiser des personnages qui sont comme de vieilles connaissances... ça ne nous a pas empêché ensuite avec Antoine et Jean-Jacques de discuter beaucoup de Simon. De parler de qui il était, de ce qu'il vivait.

Quelques mots sur votre parcours avant LA FOLLE HISTOIRE D'AMOUR DE SIMON ESKENAZY.

Je suis né à Liège. J'ai su très tôt que je voulais être acteur. Je n'ai jamais eu de doute là-dessus. A 16 ans, j'ai eu la chance de jouer dans LE SOLEIL ASSASSINE d'Abdelkrim Bahloul, co-produit par les Frères Dardenne. Cela a été l'expérience clé. Alors que je n'avais rien fait dans ce domaine, Abdelkrim Bahoul m'a fait confiance et m'a offert un premier rôle au cinéma. J'ai beaucoup mûri pendant et après le tournage. Ensuite, je suis entré au Conservatoire Royal de Bruxelles, puis j'ai été reçu au Conservatoire National Supérieur d'Art Dramatique de Paris. Puis, j'ai étudié un an à Londres à la London Academy of Music and Dramatic Arts, avant de revenir à Paris pour ma dernière année au Conservatoire. Et c'est à ce moment-là que j'ai rencontré Jean-Jacques...

ENTRETIEN AVEC ELSA ZYLBERSTEIN

Avez-vous été surprise lorsque Jean-Jacques Zilbermann vous a proposé de reprendre le personnage de Rosalie de L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES ?

Pas tant que ça. Le tournage de L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES avait été tellement magique que je n'ai pas trouvé étonnant que Jean-Jacques ait envie de réunir tout le monde et de repartir pour un nouveau chapitre. Et puis, je sais qu'il aime beaucoup Truffaut et son idée, magnifique, de nous avoir fait partager la vie d'Antoine Doinel, comme s'il était un être vivant et pas seulement un personnage de fiction...

Et quelle a été votre réaction ?

Il m'a fait lire le scénario que j'ai trouvé formidable même si j'étais forcément un peu frustrée par la présence plus qu'en pointillés de Rosalie. En fait, c'est un clin d'œil – j'ai d'ailleurs eu peu de jours de tournage. A l'époque, j'ai beaucoup hésité. La magie avait été tellement grande sur le premier que j'avais peur que le deuxième ne l'efface... Et puis je me suis dit que c'était un joli clin d'œil de cinéma, que pour Antoine, pour Jean-Jacques, pour le film, c'était bien que j'accepte. Mais je dois reconnaître que Jean-Jacques a dû faire preuve de détermination et d'obstination pour me convaincre.

Qu'est-ce qui vous a le plus surpris dans le scénario ?

Forcément, l'histoire d'amour de Simon et de Naïm. Il y a là de la part de Jean-Jacques une audace, une liberté, une manière très décomplexée d'assumer cette histoire, qui sont merveilleuses. J'ai trouvé le scénario brillant, et il m'a fait beaucoup rire. J'aime bien cette idée que, finalement, ce soit un arabe musulman – et travesti ! - qui réunisse les juifs. Naïm est un personnage très attachant parce qu'il est libre. J'aime cette idée de cet homme qui assume son histoire et réussit à rendre tout le monde heureux. On est à la fois chez Frank Capra et chez Woody Allen.

Comment définiriez-vous Rosalie ?

Lorsque Jean-Jacques m'en avait parlé pour L'HOMME EST UNE FEMME COMME LES AUTRES, j'avais commencé par refuser parce que je ne voyais pas qui elle était. Je lui avais même dit : « Je ne connais personne comme elle. » Un jour, il m'a présenté Rosalie Becker, une jeune femme américaine, naïve, très pure, une chanteuse magnifique qui chante en yiddish. Quand je l'ai rencontrée, je me suis dit : « Ah voilà, j'ai compris ». J'ai accepté le rôle et je me suis beaucoup inspirée

d'elle. Elle m'a d'ailleurs beaucoup fait travailler le chant, la respiration, l'énergie, l'expression... On a alors composé ce personnage très pur, avec ses cheveux bien séparés par une raie au milieu, presque un personnage d'un autre temps. Lorsqu'elle rencontre Simon, il correspond tellement à l'homme idéal tel que son père l'a défini, un homme qui joue de la clarinette, qui joue du klezmer, qu'elle est prête à passer au-dessus du fait qu'il est homosexuel ! Dix ans après, elle a un peu évolué, elle s'est un peu affranchie de la famille. Elle chante à Broadway mais "Le violon sur le toit" - ça, ça m'amusait beaucoup ! En même temps, elle a du mal à échapper véritablement aux carcans culturels, politiques et religieux. Elle n'a donc jamais voulu que son fils rencontre Simon mais elle l'a quand même élevé dans le culte de son père. Rosalie est un personnage qui à la fois va de l'avant et est plein de nostalgie. C'est un personnage très romanesque, qui rêve sa vie... Je me suis amusée avec elle.

Comment imaginez-vous Rosalie dans dix ans ?

Je l'imagine à Broadway chanter des trucs énormes... Mais je ne le ferai pas ! Je pense que pour Jean-Jacques, je suis la femme idéale à épouser, donc il m'a complètement fantasmée dans cette famille. Mais moi, j'arrête là ! Bien sûr, c'est excitant de voir comment les metteurs en scène vous fantasment. Jean-Jacques, je sais maintenant. J'ai juste envie qu'il me fantasme autrement ! Ou alors comme une Rosalie qui aurait énormément évolué, qui serait devenue quelqu'un d'autre...



ENTRETIEN AVEC ERIC SLABIAK

Jean-Jacques Zilbermann dit que, par votre musique, vous avez apporté de la légèreté à son film. Comment s'est déroulée votre collaboration ?

On s'est rencontrés, il y a environ deux ans, à une projection au musée d'Art et d'Histoire du Judaïsme du documentaire "Cabale à Kaboul". On a sympathisé, il m'a dit qu'il préparait un film et qu'il allait m'appeler. Quelques mois plus tard, il m'a proposé de venir, avec mon groupe "Les yeux noirs", accompagner Antoine de Caunes qui, dans LA FOLLE HISTOIRE D'AMOUR DE SIMON ESKENAZY, jouait de la clarinette. Puis, il m'a demandé avant le tournage d'être une sorte de conseiller musical. Dans un premier temps, on a fait le tri, en fonction des scènes, de ce qu'il avait déjà fait enregistrer par Giora Feidman. Ensuite je lui ai fait écouter des petites trouvailles, comme la chanson de Davy Crocket en yiddish. En fait, c'est pendant le tournage qu'il m'a parlé de composition musicale parce que tout d'un coup, il lui est apparu qu'il voulait une autre musique, effectivement plus légère, moins grave, à côté de celle de Giora Feidman, comme pour la contredire, pour jouer sur des émotions différentes. Je lui ai d'abord composé une valse pour le mariage et une hora, une danse israélienne traditionnelle. Puis, de fil en aiguille, je me suis retrouvé à composer à peu près vingt-cinq minutes de musique.

Quel était le moteur de votre inspiration ?

Jean-Jacques lui-même. Je trouvais important que la musique soit le reflet de ce qu'il est intimement. Il m'a semblé que ce qui lui ressemblait sur le plan musical, c'était une sorte de Charlie Chaplin klezmer. Pour résumer, je peux dire que j'ai été sous influence du style klezmer, sous influence de la personnalité de Jean-Jacques, et des images du film que j'avais vues, à la fois sur le tournage et au montage... Je voulais que la musique soit un peu le contrepoint du phrasé du film. Je n'aime pas beaucoup les musiques qui soulignent, qui vous disent quand il faut pleurer ou rire, j'aime bien au contraire tout ce qu'il est possible, grâce aux arrangements, de dire, de tisser autour des mots et du jeu des comédiens, tout ce qu'il est possible d'écrire entre les notes et qui donne de la perspective.

Vous avez déjà écrit la musique de plusieurs documentaires, mais c'est la première fois que vous signez celle d'un film de fiction. En quoi était-ce différent ?

Ce n'est pas très différent car j'aime bien m'attacher au rythme des images, au rythme de la parole - la parole est mélodique, c'est ce qui m'inspire et qui m'influence. Sauf que dans un film de fiction, et c'est d'ailleurs ce qu'on a fait là, on peut davantage identifier des mélodies à des personnages. Dans un documentaire, cela aurait toutes les chances d'être caricatural, alors que là je pouvais vraiment associer un rôle à une mélodie ou alors un rôle à une couleur musicale. C'était intéressant de pouvoir réutiliser des mélodies et de les arranger différemment au fur et à mesure que le film avance et que les personnages évoluent.

Qu'est-ce qui vous frappe le plus chez Jean-Jacques Zilbermann?

Il est très inquiet et, en même temps, on dirait qu'il est resté, à 50 ans passés, un adolescent. Sur le plateau, j'ai été surpris par son calme. Il est surtout extrêmement ouvert aux propositions.

C'était vraiment très agréable de travailler avec lui. Même après les enregistrements, on a continué d'améliorer, d'ajouter des choses. Au montage, on a fait un travail hyper chronométré. Une respiration ici, un effet là...

Sur le plateau, vous avez joué les figurants en accompagnant Antoine de Caunes lorsqu'il joue de la clarinette...

Antoine est quelqu'un de très curieux, de très bienveillant, de très attentionné. Il n'arrêtait pas de nous poser des questions sur la musique, sur notre travail, et il rebondissait sur ce dont on lui parlait ou sur ce qu'on lui faisait écouter et nous faisait écouter des musiques qu'il aime. C'est quelqu'un qui partage énormément. Il y a une vraie grâce chez lui. C'était très plaisant de jouer ensemble sur le playback de Giora Feidman. Un coup d'œil suffisait pour qu'on soit dans le même mouvement, dans le même rythme. Je trouve d'ailleurs que c'est un clarinettiste très crédible. Dans le premier film, je me suis même demandé si ce n'était pas lui qui jouait !



LISTE ARTISTIQUE

Simon Eskenazy	Antoine de Caunes
Naïm	Mehdi Dehbi
Rosalie	Elsa Zylberstein
Bella	Judith Magre
Arlette	Catherine Hiegel
Raphaël	Micha Lescot
David	Max Boublil
Mordechaï	Jean Lescot
Babette	Nada Strancar
Yankele	Taylor Gasman
Yvan Finkelstein	Matthew Gonder

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur	Jean-Jacques Zilbermann
Producteurs	Dominique Barneaud & Nicolas Blanc / AGAT Films & Cie
Scénario & dialogues	Jean-Jacques Zilbermann & Antoine Lacomblez
Musiques	Eric Slabiak & Giora Feidman
Image	Georges Diane
Son	François Waledisch Patrice Grisolet Dominique Dalmasso
Décors	Ivan Maussion
Costumes	Jean-Marc Mirete
Montage	Dominique Gallieni

Une coproduction AGAT Films & CIE, Arte France Cinéma, Bac Films

Producteur associé ADVA Films, Régine Konckier

Avec la participation de CANAL+ , CINECINEMA et Centre National de la Cinématographie

En association avec la Banque Postale Image 2

Ventes internationales : Bac Films International

